

N° 4

C. D. - 8.0402

POÉSIES NAPOLÉONIENNES;

PAR

Victor Fayet.

Napoléon est le plus grand poète
des temps modernes.

(BÉRANGER.)



1597



PARIS,

DE LOSSY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

12, RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE;

ET DANS LES PRINCIPAUX MAGASINS DE PUBLICATIONS.

1838.

POÉSIES
NAPOLEONIENNES;

PAR

Victor Hugo.

Napoléon est le plus grand poète
des temps modernes.
(HÉRANDE.)



PARIS.

DE LOSSY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

12, rue de l'École-Médecine.

ET DANS LES PRINCIPAUX MAGASINS DE PUBLICATIONS.

1838.

PRÉFACE.

Le courage qu'il a fallu à l'auteur pour oser s'inspirer des pensées de notre dernier Annibal , me semble une recommandation suffisante pour ces jeunes essais , auxquels chacun sera d'autant plus disposé à rendre justice qu'ils sont remplis de souvenirs de gloire et de noms chers à la patrie. Aussi , est-ce avec une peine , suffisamment compensée par le plaisir que j'éprouve à satisfaire notre jeune auteur , que je consens à faire part aux lecteurs de l'intérêt que j'ai pris à lire les poésies.

napoléoniennes qu'il a bien voulu me soumettre.

Je souhaite que les encouragemens que mérite cet essai viennent à l'appui des espérances qu'ils font concevoir , et je regrette vivement de ne pouvoir compter sur mon nom pour donner à M. Victor Fayet quelque certitude de succès.

Je l'ai prévenu à ce sujet.

Il me reste à lui donner l'espérance du public , qui sans doute appréciera , par cet essai , le travail et les efforts dont il a dû avoir besoin pour composer un ouvrage dont ceci n'est qu'un fragment , et qui renfermera près de quatre mille vers ; tous dictés par l'amour du vainqueur d'Italie, d'Égypte, et du héros de Waterloo et de Sainte-Hélène.

Enfin, s'il m'était permis de manifester un désir, je dirais : que ce serait un véritable bonheur pour moi de voir les succès couronner l'espérance d'un jeune homme de dix-huit ans, dont le père fut soldat de la grande-armée.

STANISLAS MELDON.

A SES FRÈRES D'ARMES.

Quartier-général de Milan , 1^{er} prairial an iv (20 mai 1796).

Après Mondovi, qui oblige la Sardaigne à la paix , après Lodi qui précipite la fuite de l'Autrichien , Napoléon , au moment de les poursuivre , dit à ses braves :

Ainsi qu'un torrent rapide ,
Du sommet de l'Apennin
J'ai vu l'armée intrépide
Se précipiter soudain ,
Et dans sa marche guerrière
Renverser dans la poussière
Ses ennemis éperdus ;
Milan , par elle conquise ,
Et la Sardaigne soumise ,
Et les tyrans confondus.

Les ducs de Parme et Modène
Ne doivent qu'à vous , soldats !

Leur puissance souveraine ,
Le salut de leurs états ;
Le Piémont libre d'entraves
En vous voyant , ô mes braves !
Bénit ses libérateurs ;
Votre gloire est applaudie ,
Et dedans la Lombardie
Flottent vos drapeaux vainqueurs.

Les ennemis qui naguères
Menaçaient avec orgueil ,
N'opposent plus de barrières ,
Tout est pour vous sans écueil ;
Ces rivières redoutables
Que l'on dit si formidables ,
Le Pô , le Tésin , l'Adda ,
Comme les Alpes blanchies ,
Vous les avez tous franchies :
Nul ne les appréhenda.
Tant de succès , tant de gloire ,
Au sein de la nation
Portent avec la victoire
La joie et l'impression.

La France ordonne des fêtes
Pour célébrer vos conquêtes
Et pour s'en mieux souvenir.
Si vos parens, vos amantes
Se réjouissent et se vantent,
C'est de vous appartenir.

Sans doute, dans cette guerre,
Vous brillez par vos hauts faits;
Mais n'est-il plus rien à faire?
Les tyrans sont-ils défaits?
Quoi! dira-t-on dans l'histoire
Que nous avons pu, sans gloire,
Vaincre, et trouver, ô soldats!

Sous le beau ciel d'Italie
Capoue en la Lombardie?
Non, non, ce ne sera pas!

Déjà vous courez aux armes....
Eh bien! partons à l'instant!
La gloire a pour nous des charmes!
Là, le succès nous attend:
Nous avons encore à vaincre,
Des nations à convaincre,

Des outrages à punir ;
Des marches forcées à faire ,
Des ennemis à défaire
Et des lauriers à cueillir.
Que ces ennemis serviles
Qui souillaient nos étendards ,
Qui de nos guerres civiles
Ont aiguisé les poignards ,
Qui pour leurs projets sinistres
Ont massacré nos ministres ,
Surpris Toulon étonné ;
Et tous ceux qui leur ressemblent ,
Vengeurs ! devant vous, qu'ils tremblent !
Leur dernière heure a sonné !

Mais que les peuples sincères ,
Ceux qui nous seront soumis ,
Ne craignent point nos colères :
Les peuples sont nos amis.
Nous sommes amis intimes
Des descendants légitimes
Des Scipions , des Brutus ;
Nous voulons , tant que nous sommes ,

Imiter dans ces grands hommes
L'exemple de leurs vertus.

Rétablir le Capitole ,
Y placer avec honneur
La liberté notre idole ,
Soldats ! pour nous quel bonheur !
Réveiller Rome , en notre âge ,
Qui s'endort dans l'esclavage :
Telle est notre mission.
A vous la gloire immortelle
De rendre encore plus belle
La plus belle région.

Le Français vainqueur du Tibre ,
Respecté de l'univers ,
Maintiendra l'Europe libre ,
Et ses tyrans dans les fers.

Alors , tous couverts de gloire ,
O soldats de la victoire !
En rentrant dans vos foyers ,
L'on dira dans la patrie :

« Des vainqueurs de l'Italie

« Il était un des guerriers ! »

A LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

Brescia, le 10 prairial an iv (29 mai 1796).

Napoléon paraît, Beaulieu fuit devant son vainqueur ; mais celui-ci ne peut l'atteindre si le Vénitien n'ouvre à Napoléon les portes de son empire ; c'est pourquoi le général écrit au sénat.

C'est afin d'affranchir la plus belle contrée
Du joug de fer de l'Empereur
Que notre armée enfin s'est encor délivrée
Des obstacles par sa valeur.

Par la justice aussi la victoire affermie
A couronné tous nos efforts,
Et les faibles débris de l'armée ennemie
Du Mincio gagnent les bords.

Pour les poursuivre, il faut que cette République
Ouvre son sein à nos soldats,

Mais ils n'oublieront pas quelle ardeur sympathique
Unit encor les deux états.

O peuples ! demeurez sans nulle inquiétude :

Vous serez toujours respectés ,
Et nous protégerons avec sollicitude

Vos mœurs et vos propriétés.

Que les bons magistrats, les pasteurs de l'Eglise,

Ainsi que tous les gouvernans,

Fassent connaître au peuple , à l'antique Venise

Quels sont pour eux nos sentimens.

Ainsi, la confiance à jamais garantie

Doit, au sein des deux régions,

Cimenter de nouveau l'antique sympathie

Qui joignit les deux nations.

Au chemin de l'honneur comme au sein des conquêtes

Fidèle avec sévérité ,

Le soldat franc ne veut qu'assurer les défaites

Des bourreaux de la liberté.

— 12 —

Mais ils n'oublieront pas quelle ardeur sympathique
Unit encore les deux états.

AUX HABITANS DU TYROL.

Vous serez toujours respectés,
Et nous protégerons avec sollicitude

Quartier-général de Brescia, le 19 fructidor an iv (5 sept. 1796).

Dans le temps où Napoléon châtie le pape rebelle, expulse l'Anglais de Livourne, et presse le siège d'une ville dont la possession assure celle de l'Italie entière, soixante mille Autrichiens débouchent par les montagnes du Tyrol. Napoléon quitte tout pour marcher à leur rencontre; il paraît, fait trembler Wurmser, frappe et disperse son armée, adresse aux Tyroliens la proclamation suivante et retourne assiéger Mantoue.

Ô vous! qui prétendez à nos grâces insignes,
Braves Tyroliens, sachez en être dignes;
Et puisque vous voulez mériter nos faveurs,
Craignez ces insensés qui, lents à se soumettre,
Exposent leur patrie aux maux qu'ils font commettre
Et des guerres sur elle attirent les fureurs.

Leur turpitude enfin n'est plus un vain mystère:
Des ministres sans foi vendus à l'Angleterre
Trahissent pour de l'or leur faible souverain;
Et ce malheureux prince, en sa puissance haute,

Ne saurait faire un pas qui ne soit une faute
Et dont le poids n'accable avec vous le Germain.

Vous voulez tous la paix ! je n'y suis pas rebelle ;
Le Français en tout lieu ne combat que pour elle ,
Et si vous nous voyez franchir vos régions ,
C'est pour forcer l'Autriche un moment aveuglée
A satisfaire au vœu de l'Europe troublée
Et d'entendre avec nous le cri des nations.

Nous ne venons pas , nous , étendre nos limites
Que la nature même a déjà circonscrites
Aux Alpes , à la mer , aux Pyrénées , au Rhin ;
Ainsi qu'elle a posé les bornes de l'Autriche
Au pied de ce Tyrol qu'un bon peuple défriche
Et dont , par son labeur , il féconde le sein.

Quittez , Tyroliens , quittez cette bannière
Que l'on vit tant de fois rouler dans la poussière ,
Quittez tout... , et rentrez au sein de vos foyers.
Qu'un ennemi de plus contre nous se rallie ,
Ce n'est pas ce qu'ont craint les soldats d'Italie
Et des vainqueurs déjà tout couverts de lauriers.

Mais notre nation , par des vœux unanimes ,
M'ordonne de chercher à sauver des victimes
Que brûle d'épargner sa générosité.
Pour nous, dans les combats toujours si redoutables,
Nous sommes les amis des peuples charitables
Qui nous rendent les droits de l'hospitalité.

A SES FRÈRES D'ARMES.

Quartier-général de Bassano, le 19 ventose an v (9 mars 1797).

Cinq armées ont péri, l'Autriche est ébranlée et Mantoue succombe. Napoléon entretient ses braves de leurs exploits présents et leur promet encore de nouveaux succès.

Soldats, la prise de Mantoue

Ici termine vos exploits ;

A l'amour des Francs, je l'avoue,

Ce succès vous donne des droits :

Quatorze batailles, mes braves,

Cent mille hommes dans vos entraves,

Des biens, des trésors, des états,

Des chefs-d'œuvre de l'Italie

Dont l'origine au loin s'oublie :

Tel est le fruit de vos combats.

Vous avez conquis à la France

Les états les plus florissans,

Et rendu dans l'indépendance
Ceux opprimés et gémissans ;
Les Anglais que nourrit la haine ,
De la Corse , Livourne et Gênes ,
Sont tous chassés , quoiqu'insoumis ;
Les rois de Naple et de Sardaigne ,
Le pape qui dans Rome règne ,
Se sont déclarés nos amis.

Nos bannières nationales

Flottent pour la première fois
Au sein des nations rivales
Et sur la demeure des rois ;
Les couleurs de la République
Brillent dedans l'Adriatique
Et sur son rivage riant :
Près de l'antique patrimoine
D'où le grand roi de Macédoine
S'est élancé sur l'Orient.

Soldats humains dans la victoire ,
Votre nom partout est béni :
C'est déjà beaucoup pour la gloire ,
Mais tout n'est pas encor fini :

Une plus grande destinée
A votre gloire est enchaînée :
Vos destins sont unis aux miens.
La France qui déjà prospère
En votre grand courage espère :
Soyez ses plus dignes soutiens.

De tant de rois qui se liguèrent
Contre la République et nous,
Qui contre elle et nous intriguèrent,
L'Empereur seul est devant vous !
Se dégradant du rang suprême,
Ce prince s'est vendu lui-même
A l'Anglais toujours dominant,
A cet insulaire perfide,
Qui, loin de la guerre homicide,
Sourit aux maux du continent.

Pour donner une paix durable
Et pour délivrer des combats
L'Europe que la guerre accable,
La France avait tout fait, soldats !
Affronts, haines, force et victoire,
Et l'orgueil qu'inspire la gloire

Furent un instant oubliés
Pour étouffer toute discorde,
Ramener partout la concorde,
Et pour vous rendre à vos foyers.

Cette paix qui nous est si chère,
L'Autriche la veut empêcher ;
N'espérons plus ! ou , par la guerre,
En son sein courons la chercher.
Là , vous verrez un peuple grave ,
Un peuple qui fut toujours brave ,
Mais accablé par les revers ,
Par la guerre qui le déchire ,
Par l'aveuglement de l'empire ,
Et par des ministres pervers.

Qui ne sait pas qu'Albion sème
En tout lieu son or corrupteur ,
Et qu'elle a séduit elle-même
Les ministres de l'Empereur.
O vous ! des Germains l'espérance ,
Vous respecterez leur croyance ,
Leurs mœurs et leurs biens et leurs lois ;
C'est la liberté , noble ouvrage ,
Soldats ! que par votre courage

Vous rendrez aux braves Hongrois.

Les souverains qui, sur l'Autriche ,
Régnaient naguère si puissans ,
Qui dans cet empire si riche
Avaient paru si florissans ,
Qui , depuis trois siècles , à peine ,
Ont contre eux provoqué la haine ,
Et la guerre et tant de fléaux ,
Donné des fers , tendu des pièges ,
Dépouillé de leurs privilèges
Leurs peuples accablés de maux.

A la fin de cette campagne ,
(Puisqu'à la faire on nous contraint ,)
Le malheur qui les accompagne
Dictera la paix qu'ils ont craint ;
Eux qui pensaient à tout prétendre ,
Ils seront réduits à descendre
A l'état de sujétion
Où les ont placés leurs hommages ,
Alors qu'ils se sont mis aux gages
Comme à la merci d'Albion !

AU PRINCE CHARLES.

Quartier-général de Klagenfurt, le 9 germinal an v (29 mars 1797).

Napoléon victorieux , mais qu'anime toutefois un autre mobile que celui de la guerre , écrit au prince Charles.

Prince, n'en doutez pas, il n'est point de Français
Qui ne fassent la guerre et désirent la paix ;
Et pourtant cette guerre à nulle autre seconde
Trouble encor les états , moissonne tout le monde ,
Afflige de ses maux la triste humanité
Qui réclame ses droits et sa tranquillité.
L'Europe émue enfin a déposé les armes ;
Mais votre nation est sourde à ses alarmes ;
Et pour un peuple seul qui se laisse aveugler
Plus que jamais encor, ah ! le sang va couler !

Déjà cette campagne objet de ses suffrages
S'annonce par des maux , de sinistres présages ;
Mais quoi qu'il en arrive , après bien des combats ,
Après que nos guerriers auront vu le trépas ,

Il faudra que la paix succède encor aux guerres,
Puisque tout a son terme, et même nos colères.

Le Directoire a fait connaître à l'Empereur

Le vœu de terminer une guerre en horreur
Aux peuples qu'elle accable, aux soldats qu'elle entraîne
Dans les champs de la mort ou dans l'ignoble chaîne ;
Il a d'Albion même invoqué le concours,
Mais c'est en vain qu'il vient d'implorer son secours :
Notre désir s'oppose aux vœux de l'Angleterre !...
N'est-il donc plus d'espoir ?... Faut-il pour cette terre,
Pour l'intérêt d'un peuple à nos maux étranger
Continuer encore à nous entr'égorgé ?

Mais vous, seigneur, ô vous ! qui par votre naissance
Approchez de si près d'un trône qu'on encense,
Prince qui dédaignez ces viles passions
Qui germent trop souvent au sein des nations,
Chez ces ministres vains, tant indignes de l'être,
Et que pour nos malheurs le destin a fait naître ;
Voulez-vous mériter le nom de bienfaiteur ?
Prince, des bons Germains devenez le sauveur !...
Ne croyez pourtant pas que dans une campagne
Je ne puisse sauver moi-même l'Allemagne ;
Mais quand même la guerre exaucerait mes vœux,
Elle entraînerait trop de ravages affreux

Pour que j'ose accomplir par une voie extrême
Ce que, sans nul excès, vous ferez mieux vous-même.

Si cet avis, seigneur, pouvait sauver les jours
D'un seul homme, ah ! croyez, oui, croyez que, toujours,
J'oserais préférer la couronne civique
A de sanglans drapeaux, à la gloire héroïque
Qui peut me revenir du succès des combats
En teignant mes lauriers du sang de vos soldats !

AU DOGE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

Quartier-général de Fimdebouurg, le 20 germinal an v (9 avril 1797).

Alors que le Français, partout victorieux, semble craint et respecté, le tocsin sonne les vêpres siciliennes à Vérone. Napoléon irrité écrit au doge :

Dans Vérone et la Lombardie
Une populace sans frein
Et par notre absence enhardie
Des Français a percé le sein :
Déjà des centaines de braves
Qui ne soupçonnaient point d'entraves
Sont victimes d'affreux excès ;
La république de Venise
Se croit toute chose permise ;
Son mot d'ordre est : « *Mort aux Français !* »

C'est en vain que tu feins , ô doge !
De désavouer tes projets :
Toi-même as prodigué l'éloge

Aux auteurs de tant de forfaits ,
Toi-même as provoqué ces crimes ,
Toi-même as nommé les victimes ;
Et , bien que sans plus de raison ,
Le sénat , perfide à l'extrême ,
A trompé notre amitié même
Par la plus noire trahison !

Moi que l'on vit porter nos armes
Au milieu des vaillans Germains ,
Moi qui conjurai sans alarmes
Et l'infortune et les destins ,
Croit-on que je puisse , sans rage ,
Souffrir que jamais on outrage
Le premier peuple en l'univers ,
Et que les soldats de la France
Pourraient supporter sans vengeance
Les crimes d'ennemis pervers ?

Non , non , que le sang de nos frères
Retombe sur leurs assassins ;
Qu'avec leurs projets sanguinaires ,
Meurent ces monstres inhumains !
Sache qu'il n'est pas de cohorte

Qu'elle ne soit trois fois plus forte

Qu'il ne le faut pour te punir :

Cette fureur, doge coupable ,

Par une justice équitable

Hâte-toi de la prévenir !

Je t'envoie un guerrier fidèle

Te communiquer mes décrets ;

Seras-tu de nouveau rebelle ?

Choisis : ou la guerre , ou la paix !

Si tu ne disperses tes hordes ,

Si tu n'étouffes les discordes ,

Si tu ne me livres à l'instant

Les fauteurs des meurtres horribles

Voués à des peines terribles ,

Songe que la guerre t'attend.

Le Turc n'est point sur tes frontières ,

Nul n'est venu te menacer ;

Et pourtant tes hordes altières

N'ont pas craint de nous offenser !

Que demain la fière Venise

A jamais demeure soumise ,

Sinon , tes brigands sont vaincus.

Ah ! crains tout d'un vengeur suprême !
Les temps de Charles le huitième (1),
O Vénitien ! ne sont plus.

Si , malgré notre bienveillance ,
Tu m'armes contre ces états ,
Ne pense pas que ma vengeance
Sacrifie un peuple aux soldats ;
Ni qu'eux , ainsi que tes sicaires ,
Aillent piller , brûler ses terres ;
Non , non , je le protégerai ;
Et lui , bénira jusqu'aux crimes
Qui délivreront des victimes
D'un joug dont je le sauverai.

(1) Allusion aux Vêpres Siciliennes.

AUX MARINS DE L'ESCADRE DE L'AMIRAL BRUEYS,
STATIONNÉE SUR L'ADRIATIQUE.

(Mai 1798.)

Dans le but de porter à l'Angleterre des coups terribles, Napoléon médite,
et, d'accord avec le directoire, prépare en secret l'expédition d'Égypte.
C'est dans cette intention qu'il dit aux marins, peu de jours avant son départ :

Quand sur le continent la paix à l'univers

Donnera le repos au monde ,

Amis ! pour conquérir la liberté des mers

Nous nous réunirons sur l'onde.

Sans vous, braves marins, sans l'appui de vos bras,

La gloire et le nom de la France

Jusqu'aux bornes des mers ne retentiraient pas

Pour proclamer votre vaillance.

Avec vous, mes amis, nous les traverserons ,

Et, pour prix de toutes vos peines ,

Précédés de la gloire , ô Français ! nous verrons

Les régions les plus lointaines.

A SES FRÈRES D'ARMES.

Quartier-général à bord de l'*Orient*, 4 fructidor an vi (22 juin 1798).

Ce n'est que peu de jours avant son débarquement en Égypte que Napoléon instruit ses guerriers de ses desseins et de leurs devoirs. Il s'exprime ainsi :

J'attends de vous une conquête

Digne de vos derniers succès ;

Dans ces lieux chéris du prophète

Il faut l'entreprendre , ô Français !

En biens elle sera féconde

Et pour le commerce du monde ,

Et pour ses mœurs , et pour son sort ;

Vous terrasserez l'Angleterre

Jusqu'à ce qu'en une autre guerre

Vous lui donniez le coup de mort.

Nous ferons des marches forcées ,

Nous livrerons bien des combats :

Nos peines seront compensées
Quand nous aurons vaincu , soldats !
Contre nous , quoiqu'Albion même
Vomisse la mort , l'anathème ,
Bientôt les beys , les Mamelucks ,
Ces tyrans aux peuples nuisibles ,
Vont tomber sous nos coups terribles :
Marchons ! les destins sont pour nous !

L'Égypte où nous allons paraître
Subit le joug de l'Alcoran ;
Honorez le culte et le prêtre :
Là , chrétien sois mahométan.
Soldats ! les légions romaines
Souffraient les croyances humaines :
Respectez dans un même esprit
La mosquée autant que l'église ,
Autant que la loi de Moïse ,
Et que celle de Jésus-Christ.

La nation égyptienne
Traite les femmes sans douceur ;
Mais dans tel pays qu'il convienne ,
Partout on respecté l'honneur ;

Partout on flétrit comme outrage
Et le viol et le pillage
Même commis par le soldat ;
Chez tout peuple où l'homme réside
Qui pille est une âme sordide ,
Qui viole est un scélérat.

Il faut respecter les usages :
Soldats ! demeurez-y soumis ;
Songez pour nous quels avantages
D'avoir les peuples pour amis !
La ville où nous allons descendre
Porte avec le nom d'Alexandre
Son origine en l'avenir ;
En poursuivant notre carrière
Nous trouverons sur cette terre
A chaque pas un souvenir !

AUX PEUPLES D'ÉGYPTE.

Alexandrie, le 14 messidor an vi républicain, au mois de muharssem, l'an de l'hégire 1213 (3 juillet 1798).

Le jour même de son débarquement, Napoléon escalade les murs d'Alexandrie, se rend maître de la ville et en rassure les habitans. Le lendemain il adresse aux Égyptiens la proclamation suivante :

Depuis long-temps les beys qui, tous, sur cette terre,
Ont asservi le peuple au joug du cimenterre,
Qui depuis plus d'un siècle ont sur lui dominé,
Non contents de tenir l'Égypte en esclavage,
A notre nation ont prodigué l'outrage ;

Mais leur dernière heure a sonné !

Oui, depuis trop long-temps une horde surgie
Des antres du Caucase et de la Géorgie
Ose tyranniser le peuple, mais sans fruit ;
Car Dieu si redoutable en sa fureur extrême,
Dieu, de qui tout dépend, a commandé lui-même
Que son empire fût détruit.

O peuples de l'Égypte ! on dira sans enquête
Que je viens renverser le culte du prophète ,
Mais au lieu d'écouter ce que dit le tyran ,
Répondez que je viens rendre l'état prospère
Et que , plus que les beys , moi-même je révère
Dieu , son prophète et le Koran.

Les hommes sont égaux devant l'Être-Suprême :
Les talens , la sagesse et les vertus qu'on aime
Ont seuls déterminé la différence entre eux ;
Or donc , quelles vertus , quels talens et sagesse
Distinguent tous ces beys vivant dans la mollesse
Pour qu'ils soient ainsi seuls heureux ?

Est-il un champ fécond , une verte prairie ,
Un superbe coursier , une esclave jolie ?
Est-il un beau palais ? tout est aux Mamelucks !
Ainsi qu'ils le font voir , si l'Égypte est leur ferme
Qu'on nous montre le bail que Dieu leur fit sans terme ,
Qu'on nous le montre , à nous !

Mais pour le peuple aussi Dieu lui-même est un père.
Tous les Égyptiens sont , par un vœu sincère ,
Appelés aux emplois qu'ils rempliront le mieux.

Que ceux les plus instruits, que l'homme le plussage,
Que les plus vertueux gouvernent en partage,
Et les peuples seront heureux !

Jadis, il fut ici de florissantes villes,
De vastes monumens, et des canaux utiles ;
Qui donc a tout détruit, sinon tous vos tyrans ?
O cadis, cheicks, imans, schorbadgis et derviches,
Dites à tout le peuple, aux pauvres comme aux riches,
Que nous aimons les vrais croyans.

Eh quoi ! n'avons-nous pas assuré la défaite
De qui fut l'ennemi des enfans du prophète ?
N'avons-nous pas détruit ces hommes insensés ,
Le pape et les Maltais qui prétendaient naguère
Que Dieu même voulait qu'ils vous fissent la guerre ?
Ne les a-t-on pas terrassés ?

N'avons-nous pas été dans tous les siècles mêmes
Amis du grand-seigneur ? (que ses désirs suprêmes
Par la grâce de Dieu soient toujours accomplis).
A la honte des beys , qui lui sont tous rebelles ;
N'avons-nous pas été , pour lui rester fidèles ,
L'ennemi de ses ennemis ?

Heureux, trois fois heureux ceux qu'à notre fortune
Unira l'intérêt de la cause commune !

Ils jouiront des biens de la prospérité ;

Heureux qui sera neutre ou n'a cessé de l'être ,

Bientôt il apprendra lui-même à nous connaître ,

Et viendra de notre côté.

Mais , ô trois fois malheur ! aux hommes misérables

Qui se joindront aux beys , ces tyrans détestables ,

Du joug de qui , bientôt , nous vous délivrerons ;

Pour les ennemis seuls aveuglés par la haine ,

Et que le préjugé dans l'esclavage enchaîne ,

Point d'espérance : ils périront !

ENTREVUE DE BONAPARTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ORIENT,

Et de plusieurs muphtis et imans dans l'intérieur de la grande Pyramide,
dite pyramide de Chéops.

(Dialogue Oriental.)

Le 25 thermidor an vi (13 août 1798).

La scène se passe dans une salle, au sommet de la grande Pyramide. Napoléon est assis sur un bloc de granit, ayant à ses côtés les muphtis et imans Suleiman, Ibrahim et Muhamed. Le héros s'entretient ainsi avec eux en présence de sa suite :

BONAPARTE.

Muphtis ! Dieu seul est grand, ses œuvres merveilleuses !
Dites-moi dans quel but des mains audacieuses
Ont élevé ce temple, ouvrage des humains ?

SULEIMAN.

Un puissant roi d'Égypte, en des temps incertains,
(Chéops était son nom,) craignant les sortilèges,
Le fit pour empêcher que des mains sacrilèges
De sa cendre en ce lieu ne troublent le repos.

BONAPARTE.

Le grand Cyrus , ce roi , l'un des plus grands héros ,
Fit suspendre en plein air sa dépouille mortelle ,
Voulant qu'aux élémens elle retournât telle :
Penses-tu qu'il fit mieux ? le penses-tu ? dis-moi.

SULEIMAN (*s'inclinant*).

Gloire au Seigneur par qui toute gloire est à toi !

BONAPARTE.

Honneur à Dieu ! Muphti ! mais dis-moi quel calife
S'est arrogé le droit du souverain pontife
Pour troubler là ces corps et leurs mânes errans ?

MUHAMED.

On croit que c'est Mahmoud , commandeur des croyans
Qui régnait à Bagdad. Il crut que des richesses
Sous cette pyramide offriraient leurs largesses :
Il l'ouvrit , mais au lieu d'y trouver des trésors ,
Il ne vit sur le mur , auprès d'une momie ,
Que ces mots foudroyans : « *Tu commettras , impie !
L'iniquité sans fruit , mais non pas sans remords.* »

BONAPARTE.

Tout le pain dérobé par la main pécheresse

Tourne en gravier (1).

MUHAMED (*s'inclinant*).

C'est le propos de la sagesse !

BONAPARTE.

Gloire à l'unique Dieu ! Mort à ses ennemis !

Mohamed , son prophète , est un de mes amis.

SULEIMAN.

Salut de paix sur l'oint du Tout-Puissant terrible !

Et sur son favori , toi , héros invincible !

BONAPARTE.

Grâces te soient rendues ! Le Koran en tous lieux

Réjouit mon esprit , il attache mes yeux.

Mais , ainsi que sa loi , j'aime aussi le prophète :

Bientôt je compte aller , en un jour de conquête ,

Quand j'aurai de vos beys dispersé le troupeau ,

A la ville sacrée honorer son tombeau.

IBRAHIM.

Que devant ton chemin l'ange de la victoire

(1) Bernardin de Saint-Pierre dit aussi :

Le pain du méchant se change en gravier.

(*Paul et Virginie.*)

Chasse la poussière et te couvre de gloire :
Seigneur, le Mameluck a mérité la mort !

BONAPARTE.

Déjà même on le livre à son funeste sort.
Dieu, de qui tout dépend, dans sa juste colère,
A voulu qu'aujourd'hui périsse tout entière
Sa puissance odieuse ; et que l'ange Moukir
Livre le Mameluck au terrible Quarkir.

SULEIMAN.

Seigneur, il étendit toujours ses mains rebelles
Sur nos terres, nos blés, nos chevaux...

BONAPARTE.

Et vos belles ;

Oui, vos belles houris. Mais ce n'est pas en vain :
Très saints Muphtis ! Allah a desséché sa main.
Ainsi qu'il le prétend, si l'Égypte est sa ferme,
Qu'il nous montre le bail que Dieu lui fit sans terme.
Mais non ! le juste Dieu sera compatissant
Pour le peuple opprimé sous le joug du méchant.

SULEIMAN.

O toi ! le plus vaillant des enfans du Messie,
Pour délivrer l'Égypte, ici, Dieu t'associe
Le terrible Adriel, l'ange exterminateur.

BONAPARTE.

L'Égypte gémissait sous un joug oppresseur.
Rebelles au sultan (que Dieu comble sa gloire) !
Là, dix mille ennemis ont rêvé la victoire,
Mais l'ange de la mort avec nous est venu,
Il a soufflé sur eux : et tous ont disparu !

MUHAMED.

Successeur de Scander (1) et son plus noble émule,
Honneur à tes soldats, devant qui tout recule !
A tes armes ! ta foudre ! honneur à tes guerriers
Qui vomissent la mort du haut de leurs coursiers (2) !

BONAPARTE.

Crois-tu que des humains ont créé ce tonnerre
Qu'à mon bras confia le grand dieu de la guerre ?
Le crois-tu ?

MUHAMED.

Nous voyons en tes œuvres le Dieu
Qui t'envoie appuyé de son céleste feu.
Quoi ! serais-tu vainqueur sans ses sacrés oracles ?

IBRAHIM.

Le Delta retentit de tes brillans miracles.

(1) Alexandre-le-Grand.

(2) L'artillerie volante.

BONAPARTE.

Par mes ordres, bientôt, et devant tous les yeux,
Un char céleste, ici, montera jusqu'aux cieux (1);
Bientôt même, à ma voix, on verra le tonnerre
Le long d'un fin métal descendre jusqu'à terre (2).

SULEIMAN.

Le jour qu'à Sanderich on te vit triomphant,
O vaillant fils d'Issa (3)! cet horrible serpent,
Sorti de la colonne, aux pieds du grand Pompée,
Qui resta desséché sur la terre usurpée,
N'est-ce pas un prodige opéré par ta main?

BONAPARTE.

Malgré tout ce qu'a fait mon pouvoir surhumain,
Lumières des croyans bientôt à vos oreilles
Retentiront encor de plus grandes merveilles.

SULEIMAN.

Allah répand sur toi sa bénédiction,
Et te garde d'un œil de prédilection;
Adorateur d'Issa, même au sein des conquêtes,
Il te rend le soutien des enfans des prophètes.

(1) L'aérostat.

(2) Le paratonnerre,

(3) Jésus-Christ.

BONAPARTE.

Mahomet n'a-t-il pas , dans le Koran , prédit
Que Dieu sauvera seul l'être humain !

SULEIMAN , MUHAMED , IBRAHIM (*ensemble en
s'inclinant*).

Il l'a dit.

BONAPARTE.

Et si j'ai tempéré par un ordre suprême
Du vicaire d'Issa (1) l'ambition extrême
En ôtant de ses biens tous les biens superflus
Pour lui donner du ciel les richesses de plus ,
N'était-ce pas pour rendre une gloire bénie
A Dieu dont l'indulgence est toujours infinie ?

MUHAMED (*d'un air interdit*).

Mais le muphti de Rome était riche et puissant ,
Et nous ne sommes , nous , que de pauvres imans.

BONAPARTE.

Je le sais , ô Muphtis , mais demeurez sans crainte ;
Par l'ange de justice , en sa balance sainte ,
Déjà même , déjà , vous êtes tous pesés ,

(1) Le pape.

Et l'ange Baltazar vous a trouvés légers.

Mais enfin , dites-moi , n'est-il rien que le vide ?

N'est-il aucun trésor dans cette pyramide ?

SULEIMAN (*les mains sur l'estomac*).

Il n'en est point, seigneur, du moins nous l'ignorons :

Par la ville sacrée , oh ! nous te le jurons.

BONAPARTE.

Malheur ! trois fois malheur aux hommes misérables

Qui recherchent des biens , des trésors périssables !

Et qui convoitent l'or qu'un sage méprisa.

SULEIMAN.

Tu respectas , seigneur , le vicaire d'Issa ,

Et tu lui fis sentir ta bonté , ta clémence.

BONAPARTE.

J'honore ce vieillard (que , par son assistance ,

Dieu seconde ses vœux lorsqu'ils seront dictés

Par de sages raisons et par des vérités) !

Mais doit-il condamner aux flammes éternelles

Tous les bons musulmans comme des infidèles ?

Dieu veut la tolérance , il la veut !

SULEIMAN.

Gloire à lui !

Ainsi qu'à Mahomet qui t'envoie aujourd'hui

Pour réchauffer la foi bientôt prête à s'éteindre
Des faibles égarés ; pour permettre d'atteindre ,
Rouvrir même aux croyans la porte des sept cieux !

BONAPARTE.

C'est au septième ciel que monteront les pieux.
O très zélés muphtis , des imans les modèles ,
Au maître souverain soyez toujours fidèles ,
Ainsi qu'à Mohamed , son visir , qui le suit ,
Et lequel parcourut les cieux en une nuit.
Soyez amis des Francs ; Allah et son prophète
Vous récompenseront.

SULEIMAN.

Que lui-même t'admette
A sa gauche au grand jour de résurrection ,
Quand la trompette aura , là , sans rémission ,
Sonné la dernière heure au dernier jour du monde.

BONAPARTE.

Que quiconque m'entend , écoute et ne réponde !!!
La résurrection des peuples a sonné !
Contre leurs oppresseurs mes foudres ont tonné !
O vous ! Muphtis , Imans , et Mullahs et Derviches ,
Kalenders , Ulémas , vos terres sont en friches.
Instruisez donc le peuple , et faites qu'avec nous

Il vienne anéantir les beys , les Mamelucks.
Favorisez les Francs ; faites qu'en vos contrées
Leurcommerce toujours ait des voies assurées ;
De l'antique Brama tracez-leur les chemins ;
Offrez-leur en vos ports de vastes magasins.
Mais d'Albion chassez loin de vous l'insulaire ;
Ses enfans sont maudits des enfans de la terre.
Telle est la volonté du sage Mahomet.

Pour la France , voici ce qu'elle vous promet :
Son industrie en tout , ses trésors en partage ,
Seront de l'amitié le plus précieux gage ;
Jusqu'au jour où , montant au septième des cieux ,
Vous irez à jamais rejoindre vos aïeux ;
Et que toujours assis aux côtés de vos belles ,
Des houris aux yeux noirs , toujours jeunes , pucelles ,
Vous vous reposiez près des tendres ormeaux ,
A l'ombre du saba (1) dont les féconds rameaux
D'eux-mêmes offriront aux croyans véritables
Tous les biens , tous les mets , tous les fruits délectables.

SULEIMAN (*s'inclinant*).

Tu parles comme eût fait le plus docte mullah !

(1) Arbre qui croît en Égypte.

Nous te croyons , seigneur , et jurons par Allah
De défendre ta cause et ta foi glorieuses.

BONAPARTE.

Dieu seul est tout-puissant , ses œuvres merveilleuses !
Salut de paix sur vous , très saints muphtis !

AUX HABITANS DU CAIRE.

Caire, 1^{er} nivose an VII (22 décembre 1798).

En l'absence de Napoléon, une sanglante révolte éclate au Caire. Tous les Français répandus dans la ville sont massacrés. Le héros en est instruit. Il vole à la cité perfide, fait mettre à mort tous les fauteurs de la révolte et casse le divan. La sédition est apaisée et tout rentre dans le devoir. Peu de temps après, Napoléon satisfait de la soumission et de l'esprit bienveillant des habitans, rétablit leur divan et leur dit :

Peuple du Caire , en vain des ennemis perfides
Vous ont fait l'instrument de leurs vœux homicides,
En vain à leurs projets ils vous ont asservi ,
Ils croyaient nous frapper, et tous ils ont péri !
Mais Dieu m'ordonne enfin d'arrêter ma vengeance
Et d'oublier pour vous cette cruelle offense :
Je vous rends de bon cœur avec votre divan
Le pardon paternel que prescrit l'Alcoran ,
Grâce à votre sagesse , à ma justice prompte
Qui de votre révolte ont effacé la honte.

O vous ! prêtres , schérifs , orateurs , ulémas ,
Dites au peuple ami que son ennemi bas
Qui , de gaité de cœur , se déclare le nôtre ,
Se verra sans refuge en ce monde et dans l'autre :

Est-il un homme aveugle au point de ne pas voir
Que le destin dans tout seconde mon pouvoir ?

Est-il un être humain assez vain et sceptique
Pour même oser douter (ce qui pourtant s'explique) ,
Qu'en ce vaste univers , et non pas sans dessein ,
Tout le monde est soumis au pouvoir du destin (1) ?

Dites au peuple aussi que depuis que du monde
L'existence se perd dans une nuit profonde
Il est écrit dès lors que mon bras destructeur
Après avoir frappé de son foudre vengeur
Les cruels ennemis de l'antique islamisme ,
Fait renverser la croix , confondu le papisme ,
J'apparaîtrais enfin du fond de l'Occident
Pour rendre à tout jamais le monde indépendant.
Montrez au peuple , vous , prêtres doctes et sages ,
Que , ce que le Koran , dans plus de vingt passages ,
A lui-même prévu , s'est fait comme il l'a dit ,
Et que ce qui doit être est de même prédit.

(1) Les Musulmans croient au fatalisme.

Que ceux donc que la haine encourage à médire,
Mais que l'effroi retient, cessent de nous maudire :
En demandant au ciel notre perdition
Ils recherchent leur mort et leur damnation !
Mais que les vrais croyans qui, seuls, sont sans alarmes
Assurent par leurs vœux le bonheur de nos armes !
Je puis demander compte à chacun d'entre vous
De tous les sentimens qu'il professe pour nous ,
Et des intentions qu'il n'a pas confessées ;
Car je sais pénétrer même au fond des pensées.
Mais il viendra le jour où bientôt tous les yeux
Verront que je ne viens que par l'ordre des cieux ,
Et que tous les efforts et les ruses humaines
Ne sont contre moi seul que des ressources vaines.

Heureux , ô Musulmans ! ceux qui de bonne foi
S'offriront les premiers à se mettre avec moi !...

AUX FRANÇAIS.

Au palais du gouvernement , le 27 germinal an x (17 avril 1802).

Napoléon , en promulguant le *Concordat* , parle en ces termes au peuple
français :

Français ! du sein de la victoire

Et d'une révolution

Qu'inspira l'amour de la gloire

Et celui de la nation ,

Les discordes du fanatisme

Souillèrent le christianisme ;

Et quand vous y fûtes soumis ,

Les religieuses querelles

Furent l'aliment des rebelles

Et l'espoir de vos ennemis.

Une politique insensée

Résolut de les étouffer

Mais par une folle pensée
Elle en croit pouvoir triompher :
A sa voix cessent les prières
Où l'homme du doux nom de frères
Appelait même ses rivaux ,
Pour mieux ainsi faire connaître
Que la main du souverain maître
Créait tous les hommes égaux.

Le mourant à sa dernière heure
N'entend plus la touchante voix
Qui d'une plus sainte demeure
Lui montrait les sentiers étroits ;
Et cette politique impure
Semble exiler de la nature
Le Dieu qu'adorent les mortels,
En écrasant le prêtre même
Et le culte du Dieu suprême
Sous les débris de ses autels.

Mais la conscience publique,
L'indépendance et le pouvoir,
Préférant un joug tyrannique,
Sortent des bornes du devoir :

En tous lieux règne le ravage ;
Alors , et pour comble d'outrage ,
Oubliant leur nom , leur serment ,
Des Français trahissent leur mère (1) ,
Et d'une vengeance étrangère
Deviennent le vil instrument. }

Puis les passions déchaînées ,
Et la morale sans appui
Semblaient finir nos destinées ,
Tant l'espoir lui-même avait fui ;
La religion qu'on implore
Pouvait nous sauver seule encore ;
Mais pour éteindre le volcan ,
Mais pour étouffer les désordres
Il fallait de tout-puissans ordres :
Il fallait ceux du Vatican.

Le Pontife que Dieu contemple !
A qui les siècles , les écrits
Et la raison , par leur exemple ,

(1) La république.

Commandaient d'unir les esprits ,
Avec la plus grande justesse
A tout pesé dans sa sagesse :
Il s'est fait entendre aux pasteurs ;
Ce qu'il a dit , l'état l'approuve :
C'est votre intérêt qu'il y trouve
Et celui des législateurs.

Plus de haine , plus de discorde ,
Plus de scrupules , ô Français !
Qu'il ne reste que la concorde
Et l'espoir d'une heureuse paix.
Prêtres d'un culte pacifique ,
Bien loin cet esprit fanatique
Qui de sots préjugés s'imbut !
Que notre croyance chérie
Vous unisse pour la patrie ,
Comme aussi pour votre salut !

Usez pour le bien de la France
De l'ascendant et des moyens
Que vous donne votre puissance
Sur l'esprit des bons citoyens ;
Par vos leçons et vos exemples

Formez dans le sein de vos temples
Tous les enfans à notre amour ;
Dites-leur aussi qu'à la gloire ,
Dans les chemins de la victoire
Ils seront appelés un jour !

O luthériens , calvinistes !
Sachez , vous , leurs représentans ,
Que la loi des évangélistes
Est celle aussi des protestans ;
A tous les chrétiens sans rancune
Que cette morale commune ,
Si sainte et si pure , ô Français !
Que cet esprit de tolérance
Vous unisse et rende à la France
Votre affection et la paix !

Que vos colères fanatiques
Ne viennent plus vous désunir ,
Que vos croyances pacifiques
S'attachent à les contenir ;
Que ce culte que l'on révère ,
Qui vous guide et qui vous éclaire ,
Vous montre la fraternité ,

Unis-toi, nation chérie,
Pour le bonheur de la patrie;
Pour celui de l'humanité!

A L'ARMÉE FRANÇAISE.

Du camp impérial de Schœnbrunn, le 27 décembre 1805.

Prêt à rentrer en France, Napoléon fait marcher une partie de son armée en Italie pour punir le roi de Naples des perfidies que le héros lui-même retrace en ces termes à ses soldats :

Le roi de Naples, un roi que j'aime,

Depuis dix ans, vous le savez,

A tout fait pour se perdre même

Quand je fis tout pour le sauver.

Dans notre première conquête

Qui lui présageait sa défaite,

Je fus généreux à Dégo,

Et quand il ralluma naguère

Le feu d'une nouvelle guerre

Je le fus après Marengo.

Aux portes de Naples, ô mes braves !

Naguère encore je vous vis ;
J'eusse vaincu par des entraves
La trahison que je prévis ;
J'avais des raisons légitimes
De me venger de tant de crimes ;
Mais je fus encor généreux :
Pour garder un juste équilibre
Je fis déclarer Naples libre
Ainsi que son roi malheureux !

Trois fois je sauvai du joug même
Un roi qui trois fois nous trahit ;
Souffrirais-je une quatrième
Qu'en vain on nous désobéit ?
Non , non , cette cour déloyale ,
Cette dynastie infernale
A cessé de régner , soldats !
Elle émeut l'Europe et mon trône ,
Nuit à l'honneur de ma couronne :
Nous ne lui pardonnerons pas.

Précipitez sans plus attendre
Dans les flots aux gouffres ouverts
Ces bataillons que pour nous prendre

Ont vomi les tyrans des mers.
Montrez, soldats ! montrez au monde
Comment sur la terre et sur l'onde
Nous punissons les traîtres, nous !...
Joseph , mon frère , à votre tête ,
Par mon ordre déjà s'apprête
A diriger vos plus grands coups.

Ne tardez pas à satisfaire
L'Italie et son vœu si pur :
Que le plus beau lieu de la terre
Soit affranchi d'un joug obscur ;
Que des traités les droits suprêmes
Tant de fois violés eux-mêmes
Soient par vous repris et vengés ;
Apaisez les mânes des braves
Qui , dans la Sicile , en esclaves ,
Furent lâchement égorgés !

A LA GRANDE ARMÉE.

léna, 14 octobre 1806.

Au moment où la victoire va de nouveau couronner ses braves ,
Napoléon leur dit :

Un an s'est écoulé , soldats ! qu'à pareille heure
Dans Ulm je vous vis triomphants ;
Comme l'Autriche alors , la Prusse aujourd'hui pleure
La perte de tous ses enfans .
Son armée aujourd'hui cernée ,
Pour la gloire ne combat plus ;
Tous ses membres semblent perclus ,
Tant elle paraît consternée .
Que la fuite , son seul espoir ,
Ne soit pas même en son pouvoir .
Ah ! si , faute de sages règles ,
L'armée échappait à vos coups ,
Je vous arracherais vos aigles . . .
Et tout serait perdu pour vous .

A LA GRANDE ARMÉE.

Au quartier impérial de Posen, 2 décembre 1806.

La haine est aveugle. Les Prussiens vaincus veulent encore se joindre aux Russes réunis aux bords de la Vistule. Napoléon vole à leur poursuite, arrive à Varsovie, et parle en ces termes à ses soldats :

Un an s'est écoulé qu'aujourd'hui, jour suprême !
Qu'à cette heure, ô soldats ! je vous ai vus tous, même,
Dans les champs d'Austerlitz illustrer vos grands cœurs.
Les bataillons russiens fuyaient pleins d'épouvante,
Et ceux qu'enveloppait notre marche savante
A nos genoux, soldats, imploraient leurs vainqueurs.
Je leur laissai la paix, leur unique espérance.
Quand à peine échappés aux coups de ma vengeance
Dont la troisième ligue avait senti le poids,
Pour prix de ma clémence, ah ! que trop je prodigue !
Ils ont encore ourdi la quatrième ligue
Que nous allons frapper pour la dernière fois.

La Prusse, en qui pourtant tout leur espoir se fonde,
N'a point paru, soldats, sans que je la confonde :
Elle n'est déjà plus ! l'Europe a pu le voir !...
Ses états, ses cités si puissantes naguère,
Ses troupes, ses trésors et ses places de guerre,
Tout, jusqu'à ses drapeaux, est en notre pouvoir.

L'Oder et la Wartha, fleuves aux cours rapides,
Et l'illustre Pologne en ses steppes arides,
Les torrens de décembre et les froids d'aujourd'hui
N'ont pu vous arrêter dans vos marches guerrières ;
Vous avez tout bravé pour franchir les barrières
Où tout à votre approche en un instant a fui.

C'est en vain que le Russe au sein de Varsovie
Veut défendre ses murs et marchander sa vie :
Il tombe sous les coups de nos fiers bataillons.
L'aigle français enfin plane sur la Vistule,
Et le preux Polonais en voyant son émule
Croit de Sobieski revoir les légions !

Nous ne poserons plus, nous, désormais les armes
Jusqu'à ce que la paix étouffant les alarmes
Nous rende le repos et la prospérité !

Déjà des preux germains en pressant la défaite
Nous avons des états raffermi la conquête
Et de notre commerce acquis la liberté.

Qui donnerait , soldats , le droit sans la puissance
Et qui pourrait promettre aux Russes l'espérance
De balancer un jour les destins établis?
Qui leur donne le droit d'environner d'entraves
Nos si justes desseins? *Eux et nous , ô mes braves !*
Ne sommes-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ?

Déjà des peuples germains en pressant la débâcle
 Nous avons des états ralliés la conquête
 Et de notre commerce acquis la liberté : ces
 Ses états nous ont acquis la liberté.

Qui donnerait, soldats, le droit sans la puissance
 Et qui pourrait promettre aux Russes l'espérance
 De balancer un jour les destins établis ?

Qui leur donne le droit d'environner d'ennemies
 Nos si justes desseins ? Eux et nous, ô mes braves !
 Ne sommes-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ?
 Ne sommes-nous pas encore les soldats d'Austerlitz ?
 Pour vous, pour moi, pour tous, pour tous les Français.

C'est à vous, à vous seuls, à vous seuls, à vous seuls.

C'est de vous que le Russe au sein de Varsovie
 Veut défendre sa patrie et son trône
 Il tombe sous les coups de nos fiers bataillons
 L'aigle français s'élève au-dessus de la Vistule
 Et le grand Palatin se voyant son empire
 Croit de Salsbourg repousser les légions !

Nous ne pouvons plus, nous, désormais les armes
 Jusqu'à ce que le ciel nous donne la victoire
 Nous rend le rapet et la prospérité !